

UNE BONNE PRÉCAUTION



Mlle Julie. — A ta place, je lui ferais prendre la tempérance avant qu'il ne t'épouse.

Mlle Jeanne. — La tempérance ! Mais il ne boit pas du tout, ma chère.

Mlle Julie. — Tu sais, le mariage modifie bien les caractères ; il boira peut-être plus tard.

ALLEZ !

Pour "ELLE."

Peut-être ai-je mal fait, que voulez-vous, l'ivresse
Allumait mes desirs. Je suis jeune, hélas !
Et j'aime à savourer la coupe enchanteresse.
Peut-être ai-je mal fait ; ne me détestez pas.

Certes je l'ai bien vu, vous m'en voulez encore,
Vous détournez de moi, ce bel œil que j'aimais,
Et pourtant à genoux mon être vous adore.
Oh, si je l'avais su, l'aurais-je fait jamais !

Oh non ! certes, non ! non ! je le sens en mon âme
Plutôt que d'en lurer ces jours mauvais et noirs,
Près de vous je serais resté pour jamais, femme ;
Vivant de votre rêve et vivant sans espoirs.

Et moi-même j'irai graver mon dur calvaire,
Et plus jamais, jamais, je ne crierai "merci"
Et malgré tout je vais assouvir ma colère,
Car si je souffre fort vous souffrirez aussi.

Lac Temiscamingue, août 1898.

POLYTE

I

Dans tous les coins de la France, on rencontre, au milieu de familles paisibles et attachées au sol, un gaillard plus déluré que les autres, qui, lorsque la première barbe lui pousse, se tourne du côté du vent, lève le nez, envoie ses sabots dans la rue, lit les journaux, regarde le curé de travers, et déclare à tout venant qu'il étouffe dans l'atmosphère du pays natal.

Un beau matin, le gaillard lève le pied inévitablement, et prend le chemin d'une grande ville.

Là-dessus, clabaudement général.

Les uns, — et c'est le grand nombre, — prédisent au voyageur un piteux retour d'enfant prodigue. Les autres hochent la tête et, clignant de l'œil, disent avec un sourire équivoque : il vaut mieux qu'il parte, il n'est pas fait pour la vie simple des champs.

Certains, plus nombreux qu'on ne le croit (ce qui prouve en passant qu'il y a un aventurier au fond de tout Français), applaudissent à la résolution du cerveau brûlé. Ils rêvent pour le vagabond des choses extraordinaires. Ils le voient parcourant des pays étranges, les forêts vierges, s'acoquinant avec des Indiens, des Arabes, des nègres, des Araucaniens, des orangs-outangs.

Et ceux-là suivent l'exilé d'un œil bienveillant.

Or, vers 1869, à Saint-Nicaise, petit village du Calvados, prospérait une famille de cultivateurs, dont faisait partie un de ces galoupas qui se trouvent à l'étroit dans la maison paternelle.

C'était le dernier né des sept garçons du père Roubillard.

Et le père Roubillard faisait le meilleur cidre du canton.

Tout le monde sait (j'entends les gens qui ont un peu voyagé),

Pour la première fois vous détournez la tête,
Vous refusez pour moi, le très humble pardon,
Que mon cœur sans orgueil, oubliant sa conquête
Depuis trois longs jours vous demande comme un dou.

Certes vous le savez j'ai demandé ma grâce
Et vous m'avez compris, mais vous ne voulez pas
Vous m'avez regardé d'un visage de glace,
Pour me faire souffrir vous détournez vos pas.

Eh bien allez, allez ! poursuivez votre route,
Marchez le dar chemin que vous même avez pris,
Marchez, marchez toujours, sans crainte de déroute,
Rude est votre douleur, vous en saurez le prix.

B. DE FLANDRE.

que le cidre de la rive gauche de la Seine ne vaut rien.

Qui le dit ? ce sont les gens de la rive droite !

Hé bien, le père Roubillard iuttait sans trop de désavantage sur le marché du Havre avec les gens de la Seine Inférieure.

Aussi bien était-il supérieurement secondé par six de ses fils ; tous gaillards engoncés, aux chairs pétant de santé, aux cheveux courts et se dressant sur les fronts bas comme des houpes de crin.

Ils avaient tous le nez rouge.

Hippolyte, le dernier de ce bataillon de faiseurs de cidre, ne ressemblait pas à ses aînés.

En effet, Polyte (ainsi l'appelaient, car la désignation d'Hippolyte semblait trop solennelle pour un paresseux de son espèce). Polyte, quoique robuste et bien pris, montrait peu de goût pour les rudes travaux des champs. Il avait beaucoup lu. Son imagination vagabondait.

Aussi en arriva-t-il à dédaigner ce qui faisait la joie et l'orgueil du père Roubillard.

A vingt ans, Polyte restait froid à la vue d'un clos de pommiers bien chargés, ou d'un troupeau de vaches luisantes et grasses.

Les cochons lui étaient indifférents.

Lorsqu'il eut atteint sa majorité, il manifesta l'intention de réaliser

la fortune de sa mère, morte peu de temps après sa naissance, et fit connaître à son père les projets d'avenir qu'il nourrissait. Il voulait quitter le pays.

— Où veux-tu aller ? dit le vieux.

— En Algérie, répondit tranquillement le jeune paysan. J'ai lu dans les livres que la terre y est pour rien. Les œufs y cuisent au soleil ; on y voit des lions, et les pommes d'orange mûrissent en plein champ.

Le vieux hochait la tête et, sentencieux, riposta par ces aphorismes :

— Si la terre y est pour rien, c'est qu'elle ne produit rien ; le soleil doit cuire encore mieux le nez des colons que les œufs ; les lions sont bons à voir dans les ménageries, et les oranges ne valent pas nos pommes.

Cependant, tu es libre ; tu as le bien de ta mère. Va t'en manger de la vache enragée. Tu reviendras maigre comme un coucou !...

Et il s'en fut voir ses pommiers.

Cependant, la résolution de Polyte fut vite connue dans le village. Et le cénacle des anciens du pays toucha quelques mots de la grande nouvelle, le dimanche suivant, au cabaret.

— Voyez-vous ce sournois, s'écriait le maréchal-ferrant Rocardur. Il passait son temps à se promener au clair de lune, à regarder voler les oiseaux, à lire les gazettes. Et les gens disaient : il n'en fichera jamais pour quatre sous. C'est un paresseux qui ne songe à rien. Hé bien ! il

DE LA COUPE AUX LÈVRES



I
Mlle Labcaud. — Oh ! monsieur Lobligeant, quel joli papillon ! Seriez-vous capable de l'attraper ? Je voudrais tant l'avoir.

II
Mr Lobligeant. — Soyez sans crainte, mademoiselle ; c'est comme si vous le teniez, car je suis certain de vous l'offrir. Regardez ça. Pssss...